

Vol. XIX — 38^e année
Juillet-Août 1957
Montréal — No 10



Le Précurseur

Le Précurseur

2900, CHEMIN SAINTE-CATHERINE — CÔTE-DES-NEIGES, MONTRÉAL 26

Imprimatur: † Mgr Paul Touchette, P.A., V.G., 19 novembre 1956

Nihil obstat: Oscar Gravel, ptre, 29 décembre 1956

Vol. XIX, 38e année

MONTRÉAL, Juillet-Août 1957

No 10

Revue bimestrielle, publiée
par les Sœurs Missionnaires
de l'Immaculée-Conception.

ABONNEMENT :

Par an.....\$ 1.00

A vie..... 20.00

Pour tout changement
d'adresse, ne pas oublier
d'envoyer l'ancienne et la
nouvelle.

AVANTAGES :

Les abonnés participent
aux prières, travaux et sa-
crifices de toutes les Reli-
gieuses de la Communauté,
particulièrement des Missio-
naires à l'œuvre dans les
cinq parties du monde.

De plus, une messe est
célébrée chaque semaine pour
les abonnés vivants et une
autre pour les défunts.

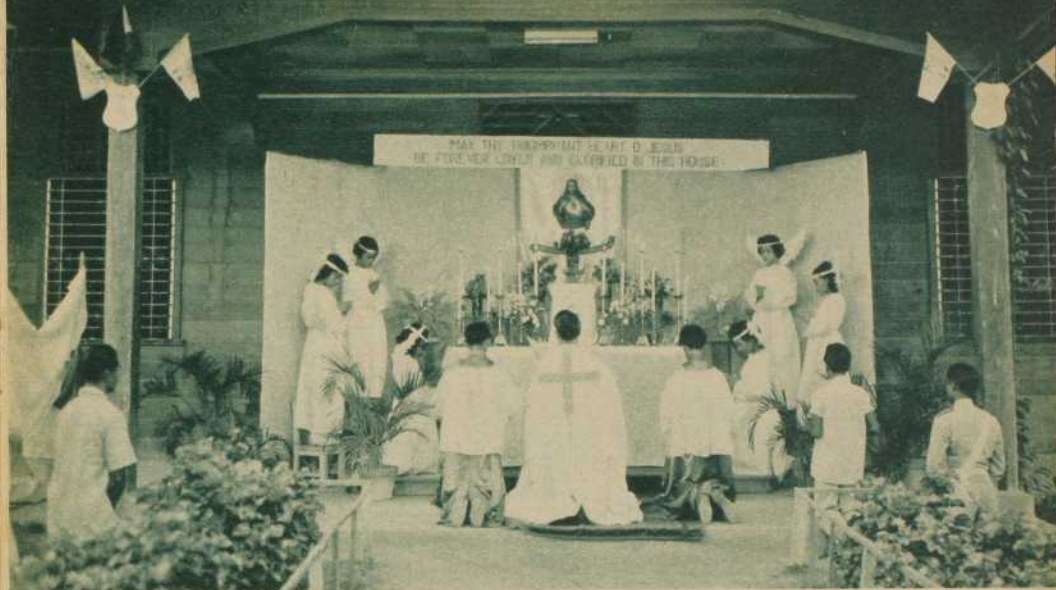
Autorisé comme envoi
postal de la deuxième
classe, Ministère des
Postes, Ottawa.

SOMMAIRE

<i>Le centenaire de la fête du Sacré-Cœur à Padada</i>	435
Sœur Claire-de-l'Eucharistie, M.I.C.	
<i>Je vous présente Talon et Béatrice</i>	440
Sœur Marie-Edwidge, M.I.C.	
<i>En visitant Madagascar</i>	442
Sœur Sainte-Marie-Madeleine, M.I.C.	
<i>Un examen nouveau genre</i>	447
Sœur Saint-Amédée, M.I.C.	
<i>Ma petite vieille</i>	448
Sœur Saint-Pierre-de-Vérone, M.I.C.	
<i>Ce fidèle ami le furoshiki</i>	452
Sœur Monique-du-Saint-Sacrement, M.I.C.	
<i>Le pauvre petit mouton noir</i>	456
<i>Merci</i>	458
<i>Rizal, héros national des Philippines</i>	461
Sœur Saint-Amédée, M.I.C.	
<i>Eau claire s'exile... et trouve sa patrie</i>	466
Sœur Saint-Lazare, M.I.C.	
<i>La réponse</i>	469
<i>Mi querido pueblo</i>	473
Sœur Sainte-Evéline, M.I.C.	
<i>Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis</i>	476
Sœur Raymond-de-Jésus, M.I.C.	

En page-couverture:

« Qui veut jouer à la balle avec moi? »



ILES PHILIPPINES

Le Centenaire de la fête du Sacré-Cœur à Padada

par Sœur CLAIRE-DE-L'EUCARISTIE¹, M.I.C.

Cet événement, à Padada, se présentait comme une trop belle occasion d'allumer quelques étincelles de feu divin pour la laisser échapper. Dès l'ouverture de l'année scolaire, notre Académie adoptait un mot d'ordre à l'effet de centrer sur la dévotion au Sacré-Cœur le thème des travaux

manuels aussi bien que des essais littéraires et artistiques. Une exposition dédiée au Sacré-Cœur devait couronner, à la *fiesta*, les œuvres les plus marquantes.

Professeurs et élèves s'enthousiasèrent aux premières suggestions. Déjà le Sacré-Cœur tenait ses su-

¹ Claire Fontaine, de Québec.



**L'Académie de Padada s'élève sur une ancienne
plantation de cocotiers. Ces magnifiques arbres
l'entourent encore.**



blimes promesses... les cœurs tièdes devenaient fervents... les fervents croissaient en générosité...

On fit des recherches sur la si précieuse dévotion. Chacun tenait à réaliser un travail original. Bientôt les rayons garnis de statues, d'images et de livres furent dépouillés. Il fallut remuer ciel et terre pour obtenir des ouvrages inspirateurs. C'était amusant et consolant tout ensemble de suivre le déploiement des activités: l'atelier de menuiserie suppléait les fabricants de niches et de cadres; les artistes, qui ne jouissent pas ici des avantages d'un véritable studio, utilisaient en guise de pinceaux des tiges de feuilles de cocotier. Ils se virent une fois sur le point de manquer de peinture rouge pour colorier la quantité de cœurs qui entraient dans leur décoration. Comme la peinture verte abondait, on décida de multiplier et d'allonger les épines enserrant les cœurs... Le bon Jésus devina sans doute la crise de peinture rouge qui se cachait sous le foisonnement des épines... la pieuse intention qui motivait un geste d'apparente cruauté....

Le dimanche, 23 septembre, avait lieu, à Padada, le congrès eucharistique paroissial en préparation des congrès diocésain et national des mois d'octobre et de novembre. Nos élèves avaient à offrir au Cœur Eucharistique, en la circonstance, un riche bouquet spirituel. Avant la messe spéciale des étudiants, chacun alla déposer, dans un large ciboire doré placé au bas de l'autel, le billet où se trouvait inscrit son apport personnel.

Toute la journée, des groupes de jeunes se succédèrent devant le Saint Sacrement exposé. Entre temps ils aidèrent à dresser le reposoir à leur école, car, le soir, une procession devait clôturer les manifestations eucharistiques.

Le jeudi suivant commençait le festival de l'école lequel précède la *fiesta* de la Saint-Michel. Au milieu des applaudissements, Son Honneur le Maire G. Matas inaugura officiellement l'exposition du Sacré-Cœur, en coupant les rubans rouge et blanc qui en fermaient l'entrée. Les visiteurs affluèrent. Ils ne pouvaient en repartir que réchauffés d'amour parce que mieux ren-

seignés sur les promesses faites à sainte Marguerite-Marie. Cadres, niches, sculptures, broderies, collections d'images et de poèmes, compositions bien documentées, proclamaient la magnificence des célèbres promesses. Le premier prix fut attribué à une niche de bambou, vrai petit chef-d'œuvre d'inspiration philippine. La tâche des juges fut, de leur propre aveu, assez difficile: ils avaient à apprécier un très grand nombre d'ouvrages ayant tous coûté beaucoup d'ingéniosité et de temps.

Au cours du festival, sous le haut patronage de S. Exc. Mgr Clovis Thibault, les artistes de l'école jouèrent, en plein air, une pièce tirée d'un récit du R. P. Matéo et dialoguée en visayan. Il s'agit de la conversion du sectaire qui avait permis à sa femme, en cadeau de fête, de faire introniser le Sacré-Cœur à leur foyer. L'homme s'était abstenu de paraître à la cérémonie; mais le Sacré-Cœur était entré dans la place avec sa promesse de toucher les cœurs endurcis... L'on joua encore un épisode de *Rizal's Unfading Glory* lequel met en lumière le rôle du Cœur de Jésus dans le retour à la foi du héros national philippin. En prison, José Rizal retrouva une statue du Sacré-Cœur qu'il avait sculptée jadis. Elle lui rappela qu'il n'est pas de plus haute gloire que celle d'être chrétien.

Aux entractes furent présentés les essais des gagnants de concours de littérature et de musique. Soudain

la pluie imposa un intermède qu'on dut prolonger jusqu'au lendemain. La deuxième partie du programme fut donc exécutée à la *fiesta* devant une foule très dense. Le pageant *Flowers for the King* et le tableau final de l'apparition du Sacré-Cœur à sainte Marguerite-Marie soulevèrent des tempêtes d'applaudissements. Si les réactions spirituelles des spectateurs ont été aussi fortes, le Cœur de Jésus s'est acquis de francs amis.

Lors des fêtes à Padada, l'Action catholique locale s'est enrichie de vingt membres. S. Exc. Mgr Thibault présida lui-même à leur réception et leur insuffla par sa parole ardente quelque chose de son zèle dynamique.

Une ère de rénovation s'est ouverte. Les élèves de notre Académie Sainte-Michel y ont contribué de toute leur âme. Leurs familles possèdent maintenant l'image du Sacré-Cœur. Il est certain que Jésus bénira ces foyers... Il a promis de toucher les cœurs endurcis, d'enflammer les tièdes, de changer les récalcitrants...

Et nous, les ouvrières privilégiées de la vigne de Padada, nous nous réjouissons de ce que nos noms sont inscrits à jamais dans le Cœur de Jésus. La douzième promesse du Sacré-Cœur ne dit-elle pas: « Les personnes qui propageront cette dévotion auront leur nom écrit dans mon Cœur et il n'en sera jamais effacé! »



Fiers de leur drapeau.

Deux grands élèves de l'Académie de Padada se font une joie de montrer le drapeau de leur école à la Très Révérée Mère Madeleine-du-Sacré-Cœur, Supérieure générale de la Société des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée- Conception, lors de sa visite aux Philippines.

A gauche, Sœur Claire-de-l'Eucharistie.

JE VOUS PRÉSENTE

TALON ET BÉATRICE

par Sœur MARIE-EDWIDGE¹, M.I.C.

Il s'agit non du brave intendant qui illustra les premières pages de notre histoire, mais d'un bon Noir au cœur généreux, aux manières polies, raffinées même. Il nous arriva un jour au *cipatala* (dispensaire) avec sa femme Béatrice et leurs enfants: trois bambins de deux à quatre ans et un nouveau-né dont la venue avait laissé la maman dans un état pitoyable. Un long trajet de vingt milles, accompli par petites étapes et au prix de vives souffrances, avait épuisé le reste de ses forces.

Dès son arrivée, Béatrice constate avec déception que personne ne la comprend. Originnaire du sud de l'Afrique, elle-même ne sait pas un mot de *ciumbuka*. C'est ici que Talon entre en scène. Il se constitue l'interprète de sa femme et nous transmet ses moindres désirs. Gardien vigilant des trois petits, il apprête leur nourriture et les fait manger. Il y a aussi leur toilette quotidienne, l'entretien de la hutte, la corvée du lessivage: Talon pourvoit à tout

avec le sourire et une dextérité étonnante. Nous pouvons admirer à loisir, pendant les quinze jours qu'il passe ici, quels trésors de bonté et de dévouement la nature a déposés dans son cœur paternel. A coup sûr, Talon mérite lui aussi le titre d'intendant.

La pauvre Béatrice, minée par une grave infection et une forte fièvre, souffre beaucoup. Elle n'a même pas la force d'ouvrir les yeux pour regarder son poupon, un frêle petit être qui, de toute évidence, ne pourra pas s'acclimater sur terre. Aussi n'hésitons-nous pas à l'ondoyer. La mère nous inquiète également. Présument trop d'un léger regain de forces, elle a un jour l'imprudence de sortir et de s'éloigner un peu du dispensaire. Nous la retrouvons au fond d'un ravin, agonisante. Comme elle est déjà préparée au baptême par une année de catéchuménat et qu'elle accepte de devenir chrétienne, nous la baptisons *in extremis*. La nuit se passe à lutter avec la mort.

Au matin nous épinglons une image de notre Mère Fondatrice au *saru* de Béatrice et supplions cette Mère vénérée de nous aider à la sauver. Hélas! qu'advient-il des enfants sans leur maman? Couchés tous trois sur une natte auprès d'elle, ils font peine à voir. Pas un mot... mais de grands yeux pleins d'angoisse qui arrachent des larmes.

Il faudra du temps avant que Béatrice recouvre un peu de vie. Un jour elle sourit à ses enfants et commence à leur parler. Puis la voilà hors de danger et qui veut reprendre ses activités. Je la surpris, un matin, à balayer la case. Talon, tout heureux, l'encourage et l'assure que le travail est un excellent moyen de retrouver ses forces. Il ne tarit pas d'éloges à l'adresse de sa femme:

« Quelle bonne épouse! répète-t-il, et comme elle sait bien tenir la maison! »

Cependant, en retour du don de la santé, le bon Dieu exigea de la maman un lourd sacrifice. Le petit Claude, que nous avions pourtant entouré de mille soins à cause de sa fragilité, s'en fut en paradis au bout de deux semaines. Quand Béatrice sortit à pas tremblants pour la première fois, ce fut pour accompagner à l'église les restes de son bébé. Malgré son extrême faiblesse, elle le voulait absolument et se rendit même au cimetière. Comme elles sont courageuses les mamans noires! Hélas! beaucoup endurent leurs maux de façon stoïque, sans mérites, parce qu'elles ignorent la valeur de la souffrance chrétienne.

Talon et Béatrice ne tardèrent pas à reprendre avec les enfants le chemin de leur *caya* (village). L'endurance et l'énergie de la jeune femme suppléèrent à une longue convalescence; elle s'en alla vaillante, vers ses la-beurs accoutumés.

Venue chercher ici la santé du corps, elle reçut en outre la vie de l'âme. Puisse-t-elle à son tour vivifier son entourage et porter le flambeau de la Vérité dans les ténèbres de son village païen!



La préparation
du repas

En
visitant

MADAGASCAR

par Sœur SAINTE-MARIE-MADELEINE¹, M.I.C.

Un peu d'histoire et de géographie

L'île de Madagascar, séparée de l'Afrique australe par le canal de Mozambique, fut découverte le 10 août de l'an 1500 par Diogo Dias, l'un des capitaines de la flotte de treize navires que Dom Mançel, roi de Portugal, avait envoyée vers les Indes Orientales sous le haut commandement de Pedralvarez Cabral. L'expédition avait un double but:

répandre le christianisme et conquérir le commerce des épices.

Pour avoir perdu ses compagnons et sa route dans une tempête, Diogo longea une terre qu'il prit d'abord pour la côte du Mozambique, mais qu'il reconnut par la suite être une île. Il la nomma Saint-Laurent, l'ayant aperçue en la fête de ce saint, et y aborda dans une baie abritée des



vents du large.

Quelques années après, en 1506, un autre Portugais, l'Amiral Fernan Soarez, foulaît à son tour le sol de la Grande Ile. Au cours des siècles suivants vinrent des marins de nationalités diverses; enfin des colons français fondaient l'établissement de Fort-Dauphin sur la côte sud-est.

La troisième au monde par son

étendue — après la Nouvelle-Guinée et Bornéo — Madagascar est souvent appelée la Grandé Ile ou la Grande Terre. Sa côte est, baignée par l'Océan Indien, est peu découpée; celle de l'ouest, au contraire, se dessine sinueuse. L'Ile a trois climats distincts: sur la côte est, il pleut presque à longueur d'année; au sud-ouest, la pluie est très rare; au centre

et dans les régions nord-ouest, deux saisons bien tranchées alternent : l'une froide et sèche, l'autre chaude et pluvieuse.

Le centre de l'île comprend des hauts plateaux de 1,000 à 1,200 mètres d'altitude moyenne. C'est un ensemble montagneux qu'un historien a comparé à « une mer houleuse dont les vagues gigantesques se seraient soudain figées au moment le plus tourmenté de la tempête ». Ce massif, formé de roches dures tant sédimentaires qu'éruptives, et recouvert en partie d'une terre argileuse, rougeâtre, offre parfois un panorama vaste et grandiose, mais d'ordinaire il est d'aspect triste et austère. Le dixième de l'île seulement reste boisé. La forêt tropicale du nord-ouest, la plus facile d'accès, recèle des espèces comme l'ébénier, le palissandre, l'acajou, le palmier à raphia, des bois de construction et des bois de teintures. Le sud est riche en essences caoutchoutières. Sur les hauts plateaux et sur les versants des coteaux, grande culture du riz. Dans les vallées et sur les côtes, culture des plus variées : canne à sucre, poivrier, gingembre, café, coton, vanille, cacao, bananes, tabac, haricot dit pois du Cap. Les Malgaches s'occupent aussi de l'élevage des bovins, mais le contraste s'avère frappant entre les possibilités existantes d'élevage et le parti qu'en ont tiré les peuplades pastorales. Des steppes herbeuses s'étendent presque aux deux tiers de la surface de l'île, soit sur environ 37 millions d'hectares.

Sauf les caïmans qui infestent les cours d'eau des régions chaudes,

on ne trouve pas de bêtes féroces à Madagascar, pas de reptiles non plus, pas beaucoup d'insectes venimeux. Les escarpements des montagnes, les marécages de la vallée, la densité des boisements, ont favorisé la vie de clans, de tribus. Les populations ont les mêmes coutumes, parlent la même langue. Le mélange ethnique, dû à l'histoire, présente des types de race noire, des influences des races jaune, brune, voire blanche. Les Hovas, de race malaise, constituent la caste dominante; les Sakalaves, de race noire, l'une des plus importantes tribus. L'île compte environ 5,000,000 d'habitants dont 4,600,000 autochtones; les 400,000 autres sont des Européens et des Asiatiques, Chinois et Hindous. Les ethnographes cherchent, non pas dans l'Afrique pourtant si proche, mais dans la lointaine Malaisie, le berceau des peuplades malgaches. Par sa géologie, Madagascar ne se rattache guère au continent voisin bien qu'elle n'en soit séparée que par 400 kilomètres à vol d'oiseau. L'hypothèse la plus vraisemblable demeure l'existence d'un socle continental effondré depuis des millénaires, reliant à travers l'Océan Indien la Grande Terre à certaines parties de l'Asie et de l'Australie actuelles.

Tananarive, la capitale, semble la seule véritable grande ville. Ville enchanteresse par la diversité inouïe des fleurs qui s'y épanouissent; les espèces européennes fraternisent avec les plus belles espèces exotiques : rosiers, œillets, glaïeuls, azalées, croissent à côté des orchidées somptueuses, aux nuances rares, qui ornent jardins et parcs.

L'apostolat catholique

L'histoire de l'apostolat catholique à Madagascar s'ouvre avec le dix-neuvième siècle. Le 8 juillet 1855, le Père Finaz célèbre clandestinement la première messe à Tananarive. Sept personnes y assistent. Sur la Grande Ile règne alors la cruelle Ranavalona I^{re}. Cent ans plus tard, l'Église, passée de zéro fidèle à 994,545 (catéchumènes compris), commémore cette première messe par de splendides fêtes qui rassemblent 50,000 chrétiens sur la colline de la capitale.

L'Église malgache a maintenant sa Hiérarchie instituée. Elle comprend un archidiocèse et dix diocèses dont l'un sous la gouverne d'un évêque indigène, S. Exc. Mgr Ignace Ramarosandratana. En 1955, 109 prêtres indigènes et 408 prêtres étrangers exerçaient leur ministère dans l'Ile. Malgré sa jeunesse relative, la chrétienté malgache se glorifie de posséder déjà sa candidate à la béatification, la courageuse Victoire Rasoamanarivo.

Le diocèse de Morondava, territoire de 100,000 kilomètres carrés, placé sous la houlette de S. Exc. Mgr Paul Girouard, est situé sur la côte ouest entre le 17^e et le 22^e degré de latitude Sud. Aucun missionnaire n'y résida avant 1928; au point de vue religieux, c'était la partie la plus délaissée de l'Ile. En cette même année 1928, on en confia le défrichage spirituel aux Missionnaires de la Salette.

Aujourd'hui, le diocèse est fier de ses 21,000 catholiques sur une population de 225,000 âmes; 185,000

pendant vivent encore dans le paganisme des ancêtres; 2,000 adhèrent à l'islamisme; 17,000 au protestantisme.

Morondava, chef-lieu administratif de 4,000 habitants, revêt quelque importance en raison de son port de mer et de son champ d'aviation. C'est en cette Mission de Morondava, sous les auspices de Notre-Dame de la Salette, qu'arrivait, le 19 septembre 1952, le premier contingent des Missionnaires de l'Immaculée-Conception. Les quatre pionnières se mirent sans retard à la besogne, car elles recueillaient les œuvres que devaient abandonner, faute de sujets pour la relève, les religieuses de la Providence de Corenc, France. Aux difficultés de l'adaptation se joignirent pour les nouvelles venues les problèmes de la direction d'une école, d'un pensionnat, d'un orphelinat et d'un ouvroir en plein fonctionnement. La grâce aidant, le rythme apostolique ne fléchit pas. Présentement, trois cents jeunes Malgaches composent la famille des Sœurs canadiennes. Le pensionnat, d'une capacité de cent élèves, s'avère insuffisant: un autre, pouvant abriter 200 internes, est en voie d'achèvement. C'est auprès des jeunes filles appelées à fonder un foyer qu'il importe d'intensifier l'effort éducationnel. Cet effort, il doit porter sur l'hygiène, l'ordre, le travail, qualités que la plupart ne possèdent pas par nature, ayant vécu dans un état primitif. A cette même fin, il serait opportun d'accélérer le développement de l'ou-

voir de la Mission. Les orphelines et les grandes élèves, au terme de leurs études primaires, y trouveraient des possibilités d'utiliser leur temps, d'acquérir des connaissances pratiques et de s'arrondir un petit pécule. Mais ici, des obstacles d'ordre économique empêchent la concrétisation d'un plan trop beau pour être d'exécution facile.

Les Missionnaires éducatrices souhaiteraient encore que les récréations soient agrémentées de jeux divers. Après quelques rondes accompagnées de chansons, les élèves

s'assoient en cercle, sous les cocotiers de la cour, dans l'épaisse couche de sable blanc que la mer a charrié jusque-là. Des ballons et des filets pour le volley-ball ou quelque autre amusement de ce genre, leur procureraient une saine détente et combattraient chez elles l'apathie. Cependant, des nécessités plus urgentes renvoient à plus tard la question des jeux... A moins qu'un ballon, lancé par une main sportive d'Amérique, et qu'un filet, emporté par le vent, n'échouent sur la plage de Morondava.



UN EXAMEN NOUVEAU GENRE

Bien qu'elle ait acquis beaucoup d'expérience dans le domaine de l'enseignement au cours de sa longue carrière, Sœur Marie-du-Précieux-Sang¹, directrice de l'École Saint-Joseph, ne s'en est pas moins enrichie d'un nouveau degré lors de sa fête patronale.

Ce vendredi matin, de bonne heure, corps professoral et gent écolière lui chantent en chœur *Happy Feast* et lui offrent des cadeaux. Puis c'est la classe comme d'ordinaire, et l'héroïne du jour ne croit pas devoir différer l'examen d'anglais que prévoit l'horaire pour les garçons de la quatrième année de la *High School*. Les feuilles sont distribuées. Le concours en est un du genre *fill in the blanks*.

Le travail s'accomplit en parfait silence et le plus sérieusement du monde. Le temps écoulé, Sœur Directrice ramasse les copies et regagne son bureau. Quelle n'est pas sa surprise, au moment de la correction, de lire au premier tiret: *Happy Feast!* au second: *Happy*

Feast! et... ainsi de suite jusqu'à la fin. Sur la copie suivante, mêmes réponses... l'élève, un musicien, a eu soin d'ajouter la notation de *Happy Birthday*... Du premier au dernier concours, tous ne contiennent que des vœux! Des élèves plus craintifs ont écrit en post-scriptum: «Veuillez nous pardonner cela, chère Sœur Directrice, mais nos cœurs sont à la joie et nous voulons tant que vous soyez heureuse!» Un autre, sage et prudent, confesse: «J'ai hésité à faire cela, mais c'était la consigne, et je suis sincère en vous souhaitant une bonne fête. Je demande au bon Dieu de vous en accorder beaucoup d'autres encore.»

Que faire devant un tel résultat d'examen? Sœur Directrice n'a jamais rencontré une telle situation pédagogique. Après réflexion, elle décida que ce serait dans l'esprit du jour de laisser tomber cette espièglerie collective. Toutefois, le soir, il était annoncé au tableau qu'un examen d'anglais en règle aurait lieu le lundi suivant.

SŒUR SAINT-AMÉDÉE², M.I.C.

¹ Aurore Racette, de Linoges, Ont.

² Emilienne Vézina, de Québec.

MA PETITE VIEILLE

par Sœur SAINT-PIERRE-DE-VERONE¹, M.I.C.

Elle s'appelait Tamika. Haute comme ça, toute menue et usée, non pas tant par les années que par la misère, la maladie et les rudes travaux. Elle souffrait d'une plaie affreuse, si large et si profonde que j'y pouvais quasi loger mon poing. Tous les jours, je renouvelais avec soin ses pansements et lui dispensais remèdes, injections, et surtout mes meilleures attentions. Oh! je l'aimais ma petite vieille; elle m'inspirait tant de pitié!

Après deux mois de traitements assidus, sa plaie commença à se cicatriser mais ses forces déclinaient sensiblement. Un jour, elle déclara: « Je veux retourner à mon village... » Son ton résolu et l'éclair de ses yeux révélaient non une boutade mais une affaire décidée. Cependant, son état paraissait rien moins que rassurant. Allions-nous la laisser partir sans lui proposer le baptême? Certainement non! Avec douceur et

affection, nous lui révélons le Dieu créateur, son infinie bonté pour les hommes. Nous lui parlons de son âme immortelle, de la vie future avec son bonheur et ses récompenses. Puis le catéchiste de la Mission, qui sait mieux que nous approcher les âmes païennes, l'instruisit des devoirs de notre sainte religion. Ce tableau me captivait: assis par terre, l'un en face de l'autre, dans une pièce du dispensaire, le jeune Noir versant la parole de Dieu dans l'âme de la grand-mère, et celle-ci écoutant avec surprise d'abord, puis avec avidité et joie. Le cœur docile et droit de Tamika s'ouvrit à la vérité et elle accepta le baptême. Sœur Supérieure² versa sur son front l'eau vivifiante qui fait les citoyens du ciel.

Au bout de quelques jours, ma petite vieille fut soudain reprise de nostalgie pour son village. Pourtant son mari venu la veille nous avait

¹ Marie-Jeanne Plante, de Lévis.

² Sœur Madeleine-Marie (Madeleine Loranger, de Westmount).

recommandé de la garder et de continuer à la soigner. Mais cette fois, le projet était sérieux; impossible d'en dissuader Tamika; impossible de la retenir « *Amayi*, chuchotèrent les autres patientes, surveillez-la de près, elle veut désertier... » Or la pauvre ne pouvait entreprendre seule le trajet: elle succomberait en route. Nous décidons d'aller nous-mêmes la recon-

duire malgré les difficultés de la chose, car nous n'avons que nos bicyclettes comme ambulances... Mais la Providence, toujours en éveil à l'endroit des missionnaires, nous envoie un secours opportun. Au moment où nous sortons du dispensaire avec notre malade, un camion passe en bonne direction. Le chauffeur,



un brave Indien, veut bien prendre dans sa voiture Tamika, les Sœurs, l'aide-infirmière et les deux bicyclettes. Après une assez longue étape, le camion nous laisse à l'orée d'un petit sentier qui mène au fameux village. Il s'agit maintenant de placer grand-maman sur l'un des vélos et de s'aventurer ainsi à travers la brousse. A l'avant, ma compagne Sœur Sainte-Yvette¹ conduit l'équipage en marchant de côté, tandis qu'à l'arrière je retiens ma petite vieille d'une main et assure, de l'autre, l'équilibre du véhicule. La jeune aide noire nous suit avec l'autre vélo sur la tête.

Nous cheminons ainsi environ trois quarts d'heure. Les chaos du sentier, d'ailleurs fort étroit, nous projettent de droite à gauche et de gauche à droite, malgré nos efforts pour éviter ces fatigues à la pauvre Tamika. Enfin, nous atteignons une rivière: la case de ma petite vieille se situe tout juste en face sur l'autre rive.

En nous apercevant, les gens de l'endroit s'attourent. Notre caravane leur sert de l'inédit. Sympathiques, ils nous engagent à nous arrêter là, puis ils courent eux-mêmes avertir le mari. Bien doucement, nous enveloppons Tamika dans sa couverture et la couchons sur le sable; puis nous attendons auprès d'elle. De proche en proche, la nouvelle se répand; des Noirs et encore des Noirs accourent pour nous voir. Ils s'exclament et remercient: « On voit bien que vous êtes des personnes du bon Dieu pour vous imposer pareilles fatigues afin d'aider les nôtres... » Puis, frappant des mains et se courbant jusqu'à terre, ils ré-

pètent en chœur: « *Yewo, Amayi!* » (Merci, ma Sœur!)

L'heure avance, et le mari ne paraît pas. Il faut tout de même songer au retour si nous voulons rentrer avant la nuit. Les Noirs nous rassurent au sujet de grand-mère et promettent de ne pas la quitter jusqu'à l'arrivée de son mari. Après l'avoir donc confiée à notre Mère du ciel et à son ange gardien, nous lui disons au revoir.

Le lendemain, de très bonne heure, le mari en personne se présente au dispensaire. Tout heureux et fier, il nous remercie avec chaleur d'avoir pris tant de peine pour ramener Tamika chez elle. Le jour suivant, au retour d'une sortie en brousse, nous trouvons une lettre qui nous annonce le décès de notre Tamika partie pour le ciel au cours de la nuit. Comme la famille nous attend pour les funérailles, nous repartons aussitôt à bicyclette en compagnie du catéchiste. Le pauvre mari tout affligé vient à notre rencontre et nous fait entrer sous la paillote. La défunte enveloppée dans sa couverture est étendue par terre et recouverte d'une natte. J'ai été fort tentée de soulever la natte pour voir une dernière fois ma chère petite vieille, mais je sacrifiai ce geste et cette consolation par crainte de faillir aux usages.

Agenouillées auprès de la dépouille nous récitons le chapelet. Ensuite, on nous fait sortir pour assister à la cacophonie des pleurs, des cris et des lamentations. Tout le monde gémit: « I... ta... ta... ta...ta...; i ta... ta... ta... ta ». Toujours la même

complainte et le même ton. Nous causons avec la parenté. L'unique fille de Tamika nous tend les mains et veut rester avec nous, mais quelques femmes la forcent à retourner pleurer près de sa mère. D'autres glissent des sous dans son *tawulo* (bandeau enserrant la tête) ainsi que des poignées de pistaches dans les plis de son *saru*. Voici deux nouveaux venus; ils commencent aussi par pleurer buyamment: « I...ta...ta...ta...ta » puis ils remettent au mari deux pièces de coton blanc apportées pour l'ensevelissement. En les recevant, l'homme reprend ses cris funèbres et se jettent à terre avec violence: j'ai cru, un moment, que le choc l'avait tué. Mais non, il se relève et court se réfugier sous un arbre pour continuer à gémir. Pendant ce temps, on enroule le coton blanc autour de la morte et on l'attache avec des lisières enlevées à la pièce. Quatre femmes soulèvent le cadavre et le portent jusqu'à la fosse creusée en face de la hutte. Le catéchiste,

ma compagne et moi récitons le *Dies Irae* et quelques *Ave*, puis nous chantons des cantiques. Au moment où l'on commence à remplir la fosse, la jeune fille laisse tomber sur les restes mortels de Tamika les quelques sous et les pistaches qu'on lui a donnés; ce geste signifie qu'elle n'abandonnera pas l'âme de sa mère. Ainsi se termine pour nous la cérémonie de la *nyifwa* (funérailles). Pour les Noirs, cependant, pleurs et cris devront se prolonger pendant plusieurs jours et peut-être un mois.

Quant à ma petite vieille, j'évoque désormais son visage d'ébène parmi la phalange des bienheureux. Je l'y aperçois radieux, libéré des souffrances de la terre, émerveillé des joies du paradis.

Heureuse Tamika! priez maintenant pour votre cher village de Karonga et aussi pour ses humbles missionnaires. Que le Maître les trouve constamment alertes et disponibles pour les tâches — pas toujours faciles — de leur apostolat!

INTENTIONS MISSIONNAIRES

de l'Apostolat de la Prière

JUILLET : Les Missionnaires des Iles de l'Océanie.

AOÛT : Les Instituts catholiques d'études supérieures en Australie.



CE FIDELE AMI LE FUROSHIKI

KORIYAMA, JAPON

par Sœur MONIQUE-DU-SAINT-SACREMENT¹, M.I.C.

Bien qu'il n'ait jamais été chanté par les poètes et les littérateurs de son pays, le *furoshiki* n'en possède pas moins une réputation nationale de popularité. Ce morceau d'étoffe carré pourrait servir d'emblème au Japon tant il y est d'usage courant et multiple! A cause de sa souplesse d'adaptation, la plupart des habitants le préfèrent aux sacs à main ou aux valises, soit pour faire des emplettes ou voyager. C'est le favori de toutes les classes de la société. Les professeurs portent leurs livres dans un *furoshiki*; les hommes d'affaires, leur bourse; les ménagères,

leurs achats de carottes, de poisson et de *tofu*; les enfants, leur *bento*.

Comment expliquer l'origine du *furoshiki*? Je n'en sais rien. L'explication étymologique aurait peut-être quelque chose de vraisemblable, *furo* signifiant bain et *shiki* tapis. Or le Japonais qui fréquente le bain public y apporte ses articles de toilette dans un carré d'étoffe lequel lui sert de natte au sortir de l'eau.

Quoi qu'il en soit de son origine, le *furoshiki* figure parmi les nécessités de la vie au Japon, tout comme

la brosse à dents, le peigne, les bâtonnets. On ne se passe pas d'un *furoshiki*!

Supposons que vous êtes une Japonaise et qu'obsédée du souci de vous débarrasser d'un surplus d'argent vous formez le projet d'aller au magasin. Il vous faut un sac quelconque pour y déposer vos emplettes éventuelles... et quelle créature sous le soleil peut se vanter de savoir au départ ce qu'elle rapportera au retour? Vous embarraserez-vous d'un énorme panier ou d'un frère sac de papier exposé à mourir de déchirure subite? Non, non! Vous vous munirez plutôt d'un large *furoshiki* de toile solide et de petits *furoshiki* assortis. Rien d'encombrant; ils sont pliés comme des mouchoirs!... Au magasin, les articles achetés sont enveloppés par le commis dans vos petits *furoshiki*, puis tous réunis comme une heureuse famille dans le très grand. Ce très grand, vous l'attachez alors sur votre dos d'une certaine façon: il s'y balancera en sécurité tandis que sa boucle vous caressera — ou agacera — le menton.

Supposons maintenant que vous êtes un étudiant... Fi de ces serviettes de cuir qui doublent le poids de la science inutilement ou de ces sacs en bandoulière qui vous creusent un sillon douloureux près de l'omoplate gauche! Empilez simplement vos livres dans un *furoshiki* de plastique, et vous voilà prêt à braver les éléments latins et diluviens... N'est-ce pas idéal?

Allez-vous à la messe? Point n'est besoin de vous munir d'une sacoch

remplie d'objets hétéroclites indésirables dans le saint lieu. Dans un *furoshiki* de soie aux couleurs modestes et pieuses, enfermez votre missel, votre chapelet, quelques kleenex... et vous entendrez la messe presque sans distractions...

Avez-vous à offrir un cadeau? à donner du linge à un pauvre? à reporter une plante empruntée au fleuriste? Où trouver la boîte assez belle pour s'harmoniser à votre présent? assez volumineuse pour y mettre des habits? assez difforme pour s'accommoder des caprices de la plante? Le *furoshiki*, l'incomparable *furoshiki*, résout tous ces problèmes par sa versatilité! Il est d'autant plus incomparable qu'il reste attaché à son maître à la vie et à la mort: Jamais il n'est compris avec le don! la coutume le veut ainsi. L'ami, le pauvre, le fleuriste, gardera le contenu mais vous rendra le contenant, ou tout de suite — en cette occurrence plié avec soin — ou un peu plus tard chargé du traditionnel cadeau échange.

Les *furoshiki*, toujours carrés, sont de toutes grandeurs et de toutes couleurs. Il y en a d'immenses que l'on emploie dans les déménagements: vous pouvez y loger un matelas! d'autres, de grandeur moyenne, pratiques pour les emplettes; d'autres encore, plus petits, destinés à envelopper les cadeaux; enfin, de très mignons, pas plus grands qu'un mouchoir de poche, recherchés en certaines occasions romantiques. Les *furoshiki* ordinaires sont de coton résistant ou de soie rude; l'ère du plastique a valu à la vieille tradition



Sœur Monique-du-Saint-Sacrement vous assure qu'il n'y a rien comme un furoshiki pour loger vos emplettes. A gauche, Sœur Saint-Gabriel-Lalemant (Françoise Lacoursière, des Trois-Rivières) présentement en mission à Hong Kong.

cet enrichissement : le *furoshiki* waterproof!

Les plus grands *furoshiki* ne comportent aucun motif décoratif; mais ceux en usage dans les milieux mondains sont brodés ou finis d'après le procédé malais batik.

En cette terre de la politesse et des rites, il convenait que des lois régissent la manière de plier le *furoshiki*. Par exemple, il est de bon ton que l'objet à envelopper soit placé au centre de l'étoffe disposée en losange. La pointe extrême, vis-à-vis soi, est ramenée par-dessus l'objet puis glissée dessous; alors on ramène la pointe gauche, la droite en second lieu, et enfin la dernière où se trouve la décoration. Un paquet ainsi préparé doit être porté sur l'avant-bras gauche. Dans la vie courante, le *furoshiki*

admet le nœud solide et peut être porté à la main... mais toujours selon une étiquette approuvée.

Les missionnaires ont adopté l'usage du *furoshiki* ordinaire, sobre de couleurs et de mesure. C'est un compagnon fidèle et éprouvé dans leurs voyages par monts et par vaux. Si le regretté Père Charles, S.J., cet ami des missions et des missionnaires, avait connu le *furoshiki*, il lui aurait certainement réservé un passage spécial dans son livre délicieux *La Prière de toutes les Choses*. Et c'eût été une prière de ce genre: « Faites, Seigneur, que je puisse imiter la souplesse conciliante du *furoshiki* dans mes rapports avec les autres, son humble serviabilité, sa faculté d'adaptation à toutes sortes de circonstances, sa disposition heureuse à obliger tout le monde. Ainsi soit-il. »

La Croisade du Rosaire

KATETE, Nyassaland. — La diffusion de la Croisade du Rosaire en famille se continue et quelques-unes d'entre nous ont le bonheur d'y participer plus spécialement. Vers la fin de l'après-midi, alors que les indigènes regagnent leurs villages après les travaux des champs, les *Wamayi* vont faire réciter le chapelet et expliquent aux familles réunies les beautés et les facilités de cette dévotion de salut. Marie se fraie le chemin des cœurs. Chaque jour, grands-mères et enfants, hommes et femmes se présentent à la porte de la cour, réclamant un *Korona*. Cinq à six cents *korona* ont été ainsi dispersés en brousse. Que d'*Ave* monteront du Nyassa-Nord vers la Reine de l'Afrique! Puisse-t-elle en retour obtenir à ses chers enfants noirs les grâces de conversion!

SŒUR MARIE-DE-LOURDES, M.I.C.
(Irène Champagne, de Montréal)

Le pauvre petit Mouton noir

Le pauvre petit mouton noir qui s'est enfui
est perdu dans le vent et la pluie.

Et le berger dit: « O mercenaire,
va chercher mon mouton noir ! »

Et le mercenaire de répondre levant un sourcil épais:
« Maître, ce mouton, il est noir et mauvais. »

Le berger, lui, sourit, car ce mouton mauvais
c'était le seul agneau qu'il avait !

Et le berger reprend: « O mercenaire, hâte-toi,
car la pluie et le vent sont froids,
et mon petit mouton noir s'ennuie
dehors loin de la bergerie. »

Mais le mercenaire de froncer plus dur le sourcil:
« Ce mouton, il est laid et gris. »

Le Maître sourit encore...

car son mouton noir lui semblait beau comme l'aurore !

Et il dit: « O mercenaire, hâte-toi, sois bon apôtre,
ici sont les quatre-vingt-dix-neuf autres;
mais là-bas loin du troupeau
erre mon petit mouton noiraud. »

Et le mercenaire de gronder: « O berger,
vois, tout le reste du troupeau est rentré. »

Le berger sourit toujours... car ce petit mouton de noir-
c'était le mouton de son cœur !

Et le Maître part dans les ténèbres
où la nuit coule froide et funèbre;
et son petit mouton noir quand il le trouve
il l'appuie contre sa joue rude.

Alors le mercenaire de se fâcher: « O Maître,
ne m'apporte pas cette bête. »

Mais le Bon Pasteur sourit...

car il tient son petit mouton noir favori !

Adapté de " Poor Lil' Brack Sheep "
Auteur inconnu



MERCI

La distribution des derniers ballots de linge reçus de la Catholic Welfare eut lieu au début d'avril. Malgré l'immense charité américaine, dont nous sommes vraiment touchées, jamais nous ne parviendrons à soulager tous les miséreux de Hong Kong. Souvent, les plus pauvres, en raison de leur ancienne aisance, n'oseront afficher leur dénuement, tandis que les mendiants de profession se présenteront à tous les centres de secours. C'est tout un art que de découvrir les plus malheureux d'entre les malheureux.

Cette fois, nous avons glissé dans chaque paquet d'habits un cadeau de lait en poudre provenant aussi de la généreuse Amérique. Ah! si le peuple américain pouvait être témoin de la joie qu'il répand dans des milliers de foyers, en particulier sur des tout petits incapables de dire leur faim autrement que par des cris et des larmes. Nous revoyons encore cette femme épuisée à laquelle s'accrochaient quatre ou cinq marmots malingres. Sans peine se devinait la cause de leur état débile, la première misère dont ils sont victimes; le manque de nourriture. Le

salaire du chef de la famille n'arrive pas à couvrir les frais d'alimentation pas plus que ceux de l'habillement. Le lait en poudre leur tombe comme une manne du ciel... Et quel trésor renfermé dans l'énorme colis que nous leur remettons: un habit, un pantalon, un veston pour papa; un manteau, quelques robes, des blouses pour maman; un complet, des chemises, des bas pour les petits frères; de jolies robes pour les petites sœurs. Du coup, la mère rajeunit d'une ride en moins au front! La Providence, par la libéralité du peuple américain, projette sur cette famille un rayon de soleil.

En guise de remerciement, nous reprenons ces trois mots qu'un petit déguenillé nous adressait avec beaucoup de gentillesse en serrant contre son cœur le paquet destiné aux siens: « *God bless you!* » Cet enfant, dont le vocabulaire anglais se limitait à cette phrase, se faisait en quelque sorte le porte-parole de tous ceux-là qui, comme lui, avaient reçu mais ne savaient comment exprimer leur reconnaissance et appeler les bénédictions du ciel sur leurs bienfaiteurs.

Eux aussi disent merci...



**PETITS VERS POUR LES
GRANDES PERSONNES**

Aux papas et mamans qui donnent
Le superflu de leur logis
Et qui par nos monts échelonnent
Leurs bienfaits sur tous les taudis:
MERCI !

Vous, les pauvres, qui comme nous
Partagez un peu notre vie
Et de grand cœur donnez vos sous
Que votre bonté soit bénie:
MERCI !

Maintenant nous avons du riz,
Du bon lait pour nos petits frères,
Des couvertures dans nos lits,
Ce qui fait sourire nos mères...
MERCI !

Les tout petits réfugiés
de Hong Kong.





Chaque année, la date du 19 juin donne lieu dans tout l'archipel à de brillantes manifestations en l'honneur du héros national: Jose Rizal. Cette fête comporte des discours, des concerts de folklore et surtout une magnifique parade de corps militaires, des vétérans, avec cortège de fanfares et de chars allégo-

riques représentant diverses scènes populaires. Évidemment, la statue de Rizal domine le cortège et soulève partout des tonnerres d'acclamations. Un vibrant enthousiasme anime ce bon peuple et l'unit en un sentiment de vigoureux patriotisme.

A quel titre Rizal s'est-il donc acquis l'immortelle admiration de son

peuple? Issu de la race malaise, Jose Rizal naquit le 19 juin 1861, du mariage de Francisco Rizal et Leonora Alonzo, dans un foyer où régnait l'aisance. Septième rejeton d'une famille de onze enfants, le bambin révéla une précocité peu commune. A trois ans, il maîtrisait l'alphabet, et à cinq ans il pouvait parler couramment l'espagnol. Vers l'âge de huit ans, Jose écrivit, en *tagalog*, un poème intitulé: *Ang ating Inang Wika* (Notre langue maternelle), poème qui lui valut beaucoup d'éloges ainsi qu'un prix spécial aux célébrations de la *fiesta*. A onze ans, déjà familiarisé avec le latin, il devint l'élève des Pères Jésuites à l'Ateneo de Manille. Bachelier à seize ans, brillant en poésie, en peinture et en sculpture, il entra à l'université Santo Tomas pour y étudier la philosophie et la médecine. Peu après, sa fameuse ode : « To The Philippine Youth » remportait le premier prix à l'occasion d'un concours national de poésie.

Animé d'un sens patriotique profond, et attristé des mesures prises par le gouvernement espagnol vis-à-vis des Philippins, Rizal résolut de consacrer ses talents et son énergie au relèvement de son peuple. Il passa d'abord en Espagne pour y poursuivre ses études. Tout comme en son pays, l'étudiant se révéla méthodique, courtois, ennemi du vice, sobre dans ses dépenses. A vingt-quatre ans, il obtint de l'université centrale de Madrid le grade de docteur en médecine et sciences. Entre temps, Rizal s'était joint à une petite colonie philippine de Madrid qui travaillait à amener quelques réformes dans les conditions de vie de

ses compatriotes. Une autre idée le hantait: guérir les yeux de sa mère, presque aveugle. Dans ce dessein, il pratiqua un certain temps à la clinique d'un éminent spécialiste en ophtalmologie.

Jose Rizal se rendit ensuite en Allemagne pour de nouvelles études aux universités de Berlin, Leipzig et Heidelberg. Il voyagea considérablement en Europe, en Amérique, en Orient, observant avec finesse et pénétration les usages, la culture, la situation économique et politique des différents peuples. Génie universel, ce jeune savant brillait dans presque tous les genres de littérature: l'essai, le roman, la poésie, le drame, l'histoire, la satire, le folklore, excellent de même en diverses sciences, la sociologie, l'ethnologie, la linguistique: il pouvait parler vingt-deux langues.

C'est pendant son séjour en Allemagne, en 1887, que Rizal écrivit son fameux ouvrage *Noli me Tangere* (Ne me touchez pas), où il expose les déficiences du régime espagnol aux Philippines, ainsi que les souffrances et les faiblesses de son peuple. Ses voyages terminés, il rentra dans son pays au mois d'août 1887 et fut chaleureusement accueilli par les siens. Il ouvrit aussitôt une clinique et ses premiers soins furent pour sa mère. Dans l'espoir de lui sauver la vue, le jeune médecin pratiqua sur ses yeux une intervention chirurgicale qui réussit à merveille. Ce succès l'accrédita tout de suite auprès de ses compatriotes; on vint de partout pour le consulter. Mais cette vie heureuse dura peu. Son roman *Noli me Tangere*, qui commençait à circuler dans les Iles, éveilla la suspicion des auto-

rités espagnoles qui en défendirent la lecture et la reproduction. L'Auteur fut accusé de conspiration immorale et pernicieuse et menacé de punitions sévères. Le Docteur Rizal prit le parti de s'expatrier. Cependant, malgré les prohibitions officielles, un grand nombre d'exemplaires de son ouvrage furent distribués et lus en secret par le peuple.

A l'étranger, Rizal continua à lutter par la parole et par la plume, réclamant des réformes, plaidant avec force auprès de l'Espagne la cause de sa nation qu'il déclarait opprimée et réduite en esclavage. Pendant un séjour à Hong Kong, il conçut le projet de fonder une association civique, *La Liga Filipina*

(Ligue philippine). Cet organisme visait à l'union des Philippins en un corps vigoureux et homogène, en vue de procurer à ses membres assistance et défense mutuelle dans tous les cas de nécessité ou d'injustice. L'association devait en outre promouvoir et encourager l'éducation, l'agriculture et le commerce parmi la population. Il en écrivit les constitutions et choisit comme mot d'ordre: *Unus instar Omnia*.



Rizal se trouvait alors en relations étroites avec plusieurs rationalistes anglais et allemands. Il subit hélas leur néfaste influence et embrassa, par faiblesse, la franc-maçonnerie. En dépit des multiples déboires qu'il essuya, ainsi que de graves difficultés financières, il publia, en 1891, *El Filibusterismo* (Piraterie), ouvrage qui fait suite à *Noli me Tangere*. L'objet de cet écrit, selon Rizal lui-même, fut d'exposer, sous couleur de narration fictive, les maux innombrables qui affligeaient sa nation. Il s'y révèle de plus en plus menaçant et déclare positivement que, si aucune réforme n'était accordée au peuple, la révolution deviendrait inévitable.

Toujours hanté par l'espoir de secourir ses compatriotes et désireux de revoir ses vieux parents, il décida de retourner en sa chère patrie. Ses amis de l'étranger s'efforcèrent de le retenir, lui représentant qu'il risquait sa vie en rentrant aux Philippines. Rizal demeura sourd à leurs instances. Dans une lettre qu'il laissa entre les mains d'un intime « pour être ouverte après sa mort », il écrivait : « Qu'importe de mourir, si l'on meurt pour ce qu'on aime, pour sa patrie et tous ceux que l'on chérit... »

Il débarqua à Manille le 26 juin 1892. Peu après, dans la nuit du 3 juillet, Rizal fonda *La Liga Filipina* dans une petite maison de Tondo, et commença aussitôt à recruter des membres. Mais les autorités espa-

gnoles suspectant la société de manœuvres séditeuses, arrêtèrent Rizal et le déportèrent à Dapitan, Zamboanga.

Cependant, les réclamations pacifiques du peuple n'avaient pas amené les réformes demandées. Elles dégénérent en insurrection armée qui se propagea bientôt à toutes les îles. La révolte, étouffée dans un endroit, éclatait ailleurs et prenait de jour en jour des mesures plus alarmantes. Les autorités gouvernementales, qui en imputaient la cause à Rizal, rappelèrent celui-ci pour le confiner au Fort Santiago. On lui fit un procès sous les accusations de rébellion, sédition, associations illégales, etc. Rizal protesta qu'il n'avait jamais été traître à son pays ou à l'Espagne. A l'issue du procès, le tribunal militaire prononça contre lui une sentence de mort qui fut confirmée par le gouverneur général Polavieja.

Dans sa prison, le condamné fut visité par ses anciens professeurs, les Jésuites de l'Ateneo. Ces derniers attestèrent que renonçant à la franc-maçonnerie, il était revenu à l'Église catholique. A l'aurore du 30 décembre 1896, Rizal marcha bravement et sereinement à la mort. Alléguant que seuls les traitres sont fusillés dans le dos, il demanda à faire face au peloton d'exécution. Le capitaine rejeta sa requête, comme contraire aux ordres reçus. La veille, le poète avait écrit dans son chant du cygne. *Ultimo Adios*:

« Je meurs... à l'instant où l'aube luit au ciel,
Où le jour, enfin, triomphe de la nuit... »

Il avait trente-cinq ans. Plus tard, en 1912, ses restes furent déposés dans le socle d'un monument magnifique érigé à sa mémoire sur la vaste place *La Luneta*, non loin du lieu de l'exécution. On y lit l'inscription suivante: « A la mémoire de Jose Rizal, patriote et martyr, exécuté à Bagumbayan Field, le 30 décembre 1896, le peuple des Philippines a dédié ce monument. »

De toutes manières, la nation a manifesté son admiration pour Rizal. Chaque ville possède un monument en son honneur et l'une des provinces, voisine de Manille, porte son nom. De même, rues et navires, collèges et institutions, édifices publics, compagnies, sociétés artistiques, revendiquent ce glorieux vocable. Sa maison natale, à Laguna, est conservée par les soins du gouvernement, et Dapitan où il vécut ses quatre années d'exil, a été converti en parc public. Enfin, le 30 décembre, anniversaire de sa mort, est devenu fête nationale.

Parmi les œuvres littéraires de Rizal, ses deux fameux ouvrages *Noli me Tangere* et *El Filibusterismo* furent récemment l'objet d'une vive controverse aux Philippines. Sans doute, ils contiennent l'expression de l'ardent et généreux amour de


Rizal pour sa patrie, mais écrits alors que l'auteur se trouvait éloigné de notre Foi, ils renferment des attaques, des satires et des critiques contre l'Église catholique, ses prêtres, ses croyances, ses pratiques. Ils constituent donc, sous leur aspect religieux, un grave danger pour la foi du peuple. C'est pourquoi, la hiérarchie ecclésiastique des Philippines, par une lettre pastorale en date du 21 avril 1956, en proscrivit la lecture aux catholiques.

Le fait de la conversion de Rizal, longtemps contesté par les ennemis du christianisme, est aujourd'hui définitivement établi sur le terrain historique et abondamment prouvé dans l'histoire documentaire de sa rétractation, ouvrage intitulé: *Rizal's Unfading Glory*, par le R. P. J.-M. Cavanna, C.M.

En sacrifiant sa vie pour la cause de son pays, Rizal s'est acquis à jamais l'amour et la gratitude de la nation. Et par son retour à la foi catholique, « en laquelle — selon les termes de sa rétractation — je suis né, j'ai grandi, et en laquelle je désire vivre et mourir... », il conquit sa véritable et impérissable grandeur et demeure, au regard de son peuple, le héros national, doublement immortel.

Sœur SAINT-AMEDEE, M.I.C.

(Emilienne Vézina, de Québec.)



HONG KONG

Eau claire s'exile... et trouve sa patrie

par Sœur SAINT-LAZARE¹, M.I.C.

Comme tant d'autres de ses compatriotes, So Tsing (Eau Claire), jeune femme de trente ans, fuyait loin de son village natal envahi par les communistes. Avec son mari et ses trois enfants, elle avait entrepris de se rendre à pied à Hong Kong, voyage pénible et angoissant qui devait durer des semaines.

Pour tromper la surveillance des espions rouges dont l'œil hostile fouillait les routes et détectait les fuyards, la jeune maman plaça quelques hardes indispensables au fond d'un panier et y coucha son bébé de deux ans. Un second panier, rempli de légumes qu'elle vendrait en chemin, lui prêterait un air de marchande ambulante, inoffensive. Le père, muni pour sa part d'un attirail de brocanteur, partit de son côté

¹ Juliette Rainville, de Beauport.

avec les deux autres enfants, un garçonnet et une fillette de sept et cinq ans.

Ces pauvres gens commencèrent leur pérégrination de plusieurs centaines de milles. Par la pluie, la boue, le vent, le soleil et la chaleur, ils marchaient toujours... il y allait de leur vie! Mille tracas et incertitudes s'ajoutaient à leurs fatigues. S'ils allaient être arrêtés et jetés aux géôles, comme bien d'autres, pour y languir pendant des mois en attendant leur soi-disant procès!... Par prudence ils choisissaient les sentiers détournés, plus longs mais moins fréquentés. Dans les centres peuplés, ils brocantaient quelque menue marchandise afin d'éloigner d'eux l'attention des agents. Au soir de ces dures journées, Eau Claire n'en pouvait plus, Aussi, malgré son énergie, tomba-t-elle malade au bout d'une semaine, épuisée par l'effort et les privations. Hélas! on n'était encore qu'à mi-chemin. A toute force, il fallait continuer d'avancer: ce fut un véritable chemin de croix.

Enfin les fugitifs mirent pied sur le sol de Hong Kong et purent du moins respirer à l'aise. Mais la petite famille connut alors ces longs mois de souffrances des réfugiés aux prises avec le problème complexe de leur implantation en une ville étrangère et surpeuplée. L'état pitoyable de la jeune femme ne fit, par suite, que s'aggraver. Quand Eau Claire se présenta enfin à l'hôpital, il était déjà trop tard: la tuberculose avait trouvé dans son organisme exténué un fertile terrain de propagation.

C'est en ces circonstances que, chancelante et soutenue par deux personnes, la malade s'en vient un jour frapper à notre dispensaire.

Nous tâchons de la consoler par toutes les ressources de la charité. Surtout, nous découvrons au regard de son âme les lumineuses perspectives de la foi et de l'espérance chrétiennes. Dieu, dont l'infinie bonté dirige les atomes comme les astres, n'a-t-il pas permis cet exode et ce terrible mal pour l'amener plus vite et plus sûrement vers sa vraie patrie?

Eau Claire consent volontiers à étudier la doctrine catholique. Mais le problème des langues se pose une fois de plus: la malade ne comprend que le dialecte particulier de son lieu d'origine. Qu'à cela ne tienne! A Ming, son petit garçon — qui parle cantonnais à merveille — servira d'interprète. L'enfant est tout fier de traduire à sa mère, phrase après phrase, la leçon de catéchisme. Scène touchante que ce gosse païen expliquant le chemin de la vie éternelle à celle de qui il tient la vie terrestre!

La docile catéchumène poursuit ainsi son instruction. Elle apprend encore de courtes prières qui la fortifient dans ses longues heures d'insomnie. Un jour, elle s'inquiète: « Je prie en mon dialecte, n'en connaissant pas d'autres; croyez-vous que le bon Dieu veuille m'entendre? » Cette question naïve lui vaut de nouvelles explications sur les attributs de Dieu, spécialement sur sa toute science. Heureuse et consolée, elle murmure alors: « Le Maître du ciel entend mes appels et bien sûr il les comprend... Lui qui a tant souffert! oh! que c'est bon!... » Ce disant, elle regarde avec amour son crucifix.

A la suite de fortes et alarmantes suffocations, nous décidons de ne pas retarder davantage son baptême;



Mieux vaut habiter un taudis à Hong Kong qu'une villa princière en Chine communiste ! C'est l'avis des réfugiés que visite Sœur Saint-Lazare.


d'ailleurs, elle est prête. Avec ferveur elle répète les actes de foi, de contrition, d'amour de Dieu, puis l'eau sainte régénère sa belle âme. Eau Claire devient Marie. L'instant d'après, la joie du ciel habitait la misérable chaumine. Marie se savait l'enfant chérie de son Dieu et la toute prochaine héritière du paradis.

Quelques jours auparavant, nous avions obtenu d'elle la permission d'enlever les insignes superstitieux accrochés au mur. Une image du Sacré-Cœur avait occupé la place. Le lendemain nous la retrouvons ornée de fleur et de soie rouge; le

mari avait prélevé sur son maigre salaire de quoi procurer cet honneur au Maître du ciel. Le pauvre homme, malgré son profond chagrin à la pensée de perdre son épouse, conserve comme une lumière directrice et réconfortante l'espoir de devenir lui aussi plus tard un fils de la vraie Église.

Trois jours après son baptême, Marie s'éteignait doucement à l'hôpital où on l'avait transportée. Telle une goutte cristalline, Eau Claire s'était abîmée pour toujours dans la Source vive qui l'attirait et qui jaillit jusqu'à l'éternité.

La réponse



Sœur Françoise suivait sa messe dans son missel comme une bonne novice liturgiste. A l'Évangile, lequel évoquait le mystérieux problème de la vocation, son esprit glissa sur cette distraction sainte: pourquoi le Seigneur m'a-t-il choisie de préférence à tant d'autres plus dignes que moi? Pourquoi moi et non Judith?... Judith qui ferait une missionnaire merveilleuse! Elle a la vocation et elle le sait. Qu'est-ce donc qui lui manque?... sans doute quelques onces de courage...

A ce moment le prêtre éleva la patène en offertoire. Sœur Françoise s'imagina tenir elle-même une immense patène au nom de tous les siens. Elle y déposa leurs suppliques et aussi sa distraction habillée d'une prière: « Merci, Seigneur, de m'avoir



« Merci, Seigneur de cette belle
vocation que vous m'avez donnée ! »

révélé la perle évangélique. S'il vous plaît, aidez Judith qui délaïsse peut-être la perle mystique pour les perles de collier. »

La messe finie, la novice alla déjeuner puis vaquer à la chasse à la poussière au grand parloir. En novice très-comme-ïl-faut, elle se soucia des pattes et des barreaux des chaises, de sorte qu'elle ne vit pas venir la portière. Un léger tressaillement lui échappa à ce message :

—Ma Sœur, une de vos amies a téléphoné hier soir. Elle est de passage à Montréal et désire vous voir. cet après-midi. Elle sera ici vers trois heures. Vous serez prête ?

—Oui, ma Sœur.

En novice qui a renoncé à la curiosité et à ses *pompes* (les qui, que, quoi), Sœur Françoïse ne posa pas de question.

La matinée passa très lentement ; le cours de pédagogie n'avait plus de charmes. C'était assez excitant ce parloir inattendu. De nationalité américaine, la novice repassait une à une ses amies et connaissances. Depuis son entrée — il y avait de

cela un peu plus de deux ans — elle n'en avait revu aucune. Les relations s'étaient réduites à une avalanche de cartes, à Noël et à Pâques.

Trois heures. Sœur Françoise glisse comme un ange tout blanc vers le grand parloir. Avant d'y pénétrer elle jette un œil à travers la vitre et reste clouée de surprise: « *Oh my! Judy!* cette tête rousse, ça ne peut être que Judy! »

Judith, à son tour, semble très impressionnée devant la blanche apparition de son amie et ne trouve pas autre chose à dire que des *how wonderful to see you!*

Sœur Françoise revient la première à elle-même: « Mais assieds-toi, Judith, et parle-moi de là-bas.

Là-bas, cela signifie la petite ville du Massachusetts où toutes deux ont grandi, le bon vieux temps de l'école et des vacances, des bons et des mauvais coups réussis à deux.

— Parlons maintenant de toi, fait finalement Judith. Ça m'intéresse. Dis-moi donc ce qui t'a décidée à

Une novice comme-il-faut n'oublie pas que les chaises ont des pattes et des barreaux.



courir après la solitude du noviciat alors que tu menais une vie heureuse et confortable. Tu sais, j'ai songé bien avant toi à faire le pas que tu as fait. Mais rien que de penser à ce qu'il faut laisser derrière soi, je ne me sens pas le courage.

—Vrai, Judy, je menais une vie heureuse. Mais, vrai encore, je mène toujours une vie heureuse... Un jour, j'ai éprouvé le besoin de vivre pour les autres. A partir de ce moment, il y eut de l'ombre sur ma vie heureuse. J'ai tenté d'écarter cette ombre et surtout la cause de cette ombre. Impossible. Alors je me suis dit: soyons brave; cessons de soupirer et agissons plutôt. Je me suis donc renseignée sur le but et les œuvres de différentes Communautés.

—Et qu'est-ce qui t'a attirée ici?

—C'est l'esprit de reconnaissance. La Société des Missionnaires de l'Immaculée-Conception est dédiée à la reconnaissance. Ainsi l'a voulu Mère Marie-du-Saint-Esprit, la Fondatrice. Cela m'a plu. Dieu a tant fait pour toutes les créatures et si peu par contre lui témoignent de la reconnaissance! Toute ma vie est offerte en un perpétuel remerciement au nom du monde entier. Et pour remercier du don de la foi, le premier de tous les biens, je vais travailler à le communiquer à d'au-

tres. Et voilà. C'est tout simple et ça donne du bonheur.

—*Wonderful!*

Judith n'en dit pas davantage. Ses yeux fixaient son amie, mais son esprit était ailleurs. Elle avait l'air de calculer quelque chose.

Soudain des ding dong éclatent aussi impératifs que sonores. C'est l'heure de la méditation et de la Bénédiction du Saint Sacrement.. Sœur Françoise saute sur ses pieds:

—Allons, Judy... Il faut se séparer: c'est l'heure du parloir avec le bon Dieu. Bonjour aux amies... viens encore.

—Sûr... et peut-être plus tôt que tu ne crois.

A la chapelle, immobile comme un ange, la novice prie pour la seconde fois en ces termes: « Merci, Seigneur, de cette belle vocation que vous m'avez donnée! » puis elle glisse sur cette autre distraction: mais qu'a donc voulu dire Judith avec son plus tôt que tu ne crois?

La réponse devait venir deux mois plus tard. Lorsque Sœur Françoise reçut le voile noir, il y avait dans l'assistance une postulante nouvelle à la chevelure de flamme. Elle s'appelait Judith.

(traduit de l'anglais)

Mi Querido Pueblo

par Sœur SAINT-EVELINE¹, M.I.C.

Neuf heures du matin. Parasol en main, bien décidée à braver les ardeurs du soleil, je pars accompagnée d'une jeune Cubaine pour une tournée à travers notre cher *pueblo*. *Verdad!* après un an dans la localité, je n'ai pas encore rencontré certains parents de nos élèves. Plusieurs, parce que francs-maçons, évitent de nous approcher et chargent un ami de traiter avec nous.

Maximo Gomez se situe à proximité de Cardenas, port de mer assez important. Un peu plus loin, à une heure d'autobus, se trouve Varadero, plage splendide et l'une des plus belles du monde, où des milliers de personnes viennent jouir chaque année de la température idéale de janvier et février. La municipalité de Maximo Gomez compte 10,000 habitants, se divise en trois *barrios* et comprend vingt-trois *fincas* ou plantations de canne à sucre groupant chacune vingt, trente ou quarante familles. Un *majoral* ou intendant dirige ces travailleurs au temps de la *zafra* (récolte de la canne) qui va de janvier à mai. En dépit

de leur bonne volonté, ces gens demeurent inoccupés le reste de l'année, parce qu'il n'y a ici aucune autre industrie qui puisse les employer.

Aussi la pauvreté règne-t-elle dans les *barrios*. Les petits marchands, guère plus heureux que les ouvriers, vendent à crédit pendant toute l'année; la solde de février les fera entrer en possession de leur dû. Un laitier déclarait: « J'ai fourni pour \$50. de lait à un particulier qui ne peut me payer. Je ne vais tout de même pas le laisser mourir avec ses enfants. Seulement, il m'est impossible d'en faire autant pour tous, et nombreuses sont les familles qui connaissent de bien mauvais jours. » Malgré tout, ces indigents s'entraident. Ceux qui ont quelque propriété renoncent au bénéfice qu'ils en pourraient tirer et logent par charité les plus nécessiteux. Ce n'est pas pour rire que les Cubains ont pour patronne nationale Notre-Dame de la Charité!

Même misère dans le domaine spirituel. La plupart se montrent

¹ Annette Bergeron, de Kénogami.



Sœur Léon-Joseph (Simone Sabourin, de Saint-Isidore de Prescott, Ont.) et Sœur Saint-Odilon (Constance Dubois, de Saint-Ferdinand, Co. Mégantic) quittant leur querido pueblo pour une expédition catéchistique au campo.

indifférents en matière de religion parce que, faute de prêtres, ils ont grandi et vécu sans foi, sans instruction doctrinale et sans le secours des sacrements. L'amour-propre et l'insouciance aidant, il leur est bien difficile aujourd'hui de briser avec leurs vieilles habitudes et de se mettre à l'étude du catéchisme. Cependant, si une procession s'organise en l'honneur de la Sainte Vierge ou du patron de la paroisse, toute une population surgit et se joint au cortège. Malgré difficultés et lenteurs, l'action missionnaire recueille des fruits appréciables. En la fête de saint François-Xavier, où le défilé traditionnel du soir fut suivi d'une messe en plein air, soixante personnes s'approchèrent de la table sainte. Beau succès si l'on se rappelle qu'en 1949, à l'arrivée du R. P. A. Asselin, P.M.É., la paroisse ne comptait que quatre ou cinq communians. Le premier groupement d'action catholique se forma en 1953. Puis on vit s'organiser une association des Dames catholiques. De même, des jeunes filles, sous la direction de notre Sœur Eustelle-du-Saint-Sacrement¹, formèrent en 1955 le noyau des fédérées, autant d'auxiliaires des missionnaires dans l'immense tâche de rechristianiser le pays.

Ma randonnée à travers le *pueblo* me fournit à chaque pas l'occasion d'encourager, de consoler nos gens, au moins par des paroles sympathiques. A chacun je remets la médaille miraculeuse, priant la bonne Mère de les avoir tous en sa garde vigilante. Les plus miséreux reçoivent quelques vêtements, don des chers parents et amis du Canada. Telle cette jeune fille de dix-huit ans que je trouve chaussée des vieilles bottes de son

père et vêtue de morceaux de hail-lons accrochés les uns aux autres en une sorte de *jig-saw puzzle*... Le lendemain, je lui apporte des habits convenables. Touchée jusqu'au fond du cœur et ramenée à Dieu par la charité, cette personne commença à assister à la messe dominicale, et depuis elle remplit fidèlement ses devoirs de chrétienne.

En un mot, j'ai vu des misères auxquelles je n'aurais pu croire. J'ai réalisé quels lourds sacrifices s'imposent certains parents pour faire instruire leurs enfants: ils se privent de nourriture pour pouvoir payer au collège une contribution pourtant bien modeste. Des Canadiens, qui ont observé ces faits lors d'une visite en notre Mission, n'ont pu résister à un sentiment de pitié et ont versé à l'école la somme de \$50. pour l'instruction d'un enfant pauvre durant une année. De retour au pays, ils se sont faits les apôtres de l'œuvre dont ils avaient constaté *de visu* les besoins urgents. Quelques amis généreux ont bien voulu imiter leur exemple, et maintenant six garçons et deux filles bénéficient des charités canadiennes. Combien d'élèves méritants, fort bien doués et espoir de l'avenir, tendent leurs mains suppliantes vers un semblable secours.

Daïgne l'amour du Christ inspirer à d'autres bienfaiteurs de pareils gestes en faveur de la jeunesse cubaine! Ne pouvant aller travailler en pays de missions, ces âmes apostoliques voudront du moins participer par l'aumône au salut de leurs frères. Du même coup, ils amasseront pour eux-mêmes, selon la parole du Maître, ce trésor impérissable que les voleurs ne peuvent dérober et que les vers et la rouille ne détruiront jamais.

¹ Lucienne Pelletier, de Sainte-Louise de l'Islet.

“ Aujourd’hui tu seras avec moi en Paradis ”

par Sœur RAYMOND-DE-JESUS¹, M.I.C.

On était à la veille de Pâques. Les mystères de la Semaine sainte et la nouvelle liturgie des cérémonies m’avaient particulièrement touchée. Le Vendredi saint, à la méditation des paroles de Jésus en croix, je m’étais arrêtée à celle-ci : « Aujourd’hui même, tu seras avec moi en paradis ». La pensée de la miséricorde infinie avait envahi mon âme et j’avais supplié, confiante : « O mon Dieu, daignez redire en ce jour cette parole à tous les pécheurs de la terre ! faites qu’il l’entendent et qu’ils se convertissent... » Et Jésus, par une de ses divines délicatesses, voulut me montrer qu’il avait entendu ma prière.

Le Samedi saint, à l’heure du déjeuner, un jeune homme se présente au couvent. « Mère, dit-il, ma sœur est gravement malade. Pourriez-vous me prêter le bancard afin que je la transporte à une *caille* près du dis-

pensaire ? » Je m’informe de la nature du mal : un cas de maternité datant de dix jours. Le bébé est mort à sa naissance et l’état de la mère s’aggrave de jour en jour.

Au début de l’après-midi, des parents et des amis transportent la pauvre Éréla. Je la trouve couchée sur le sol de la *caille*, inconsciente. Un rapide examen me convainc qu’elle touche à sa fin. « Est-elle catholique ? » demandé-je. Sur la réponse affirmative, j’envoie immédiatement chercher le R. P. Curé. Deux injections données à la mourante ne semblent pas la ranimer. Le prêtre administre l’extrême-onction et demande d’être averti au moindre signe de vie, car il s’agit d’une fille mère. Je promets de demeurer près d’elle. Au bout d’une dizaine de minutes, ma patiente ouvre les yeux, me regarde et dit : « *M’dans caille Mè ?* » (suis-je chez les Mères ?) Je la ren-



Etai-ent-ce ses adieux à Roche-à-Bateau ? Sœur Raymond-de-Jésus exerce maintenant son apostolat de missionnaire-infirmière à l'Hôpital Albert Schweitzer.

seigne et lui parle de la gravité de son état, puis je pose certaines questions: « Etes-vous baptisée? Avez-vous déjà communié?... » Ses réponses claires et précises prouvent sa parfaite lucidité.

—Vous désirez vous confesser sans doute.

—Oui, ma bonne Mère, mais... plus tard.

—Vous êtes très malade, Éréla! Vous venez de recevoir l'extrême-onction et le Père est là pour entendre votre confession. Pensez un peu à ce que vous devez dire...

—Oui, Mère, je veux bien me confesser.

—En quelques instants, le pardon revêt cette âme de blancheur.

—Vous êtes contente, Éréla? dis-je, lui apportant d'autres remèdes.

—Bien contente, Mère.

Comme elle semble un peu mieux, je la quitte pour aller soigner les autres patients du dispensaire. A peine quelques minutes se sont-elles écoulées que pleurs et cris attirent mon attention. On m'appelle. J'accours en hâte mais n'arrive pas assez tôt pour recueillir le dernier soupir de la mourante. Éréla gît, inerte et sans vie, sur le sol.

Quand les premiers assauts de la douleur des parents se sont un peu calmés, je les exhorte à remercier Dieu de la grâce insigne qu'il vient d'accorder à cette âme, avant de la

rappeler à Lui, et avec eux je récite le chapelet. La parole divine résonne dans mon cœur ému et reconnaissant: « Aujourd'hui, tu seras avec moi en paradis ». Combien grande est votre miséricorde, ô mon Dieu!

Le frère aîné, malgré son chagrin profond, contient ses larmes. « Oui, me dit-il, je comprends la faveur dont Dieu l'a favorisée. Éréla était mon unique sœur... Mère, elle avait la foi et... elle était bonne. »

Plus tard, j'appris que les parents eux-mêmes avaient causé le malheur de leur fille. Ils avaient cru que tous les moyens étaient bons pour la forcer d'accepter, à l'encontre de ses goûts, l'époux de leur choix. Un tel exemple avive ma gratitude envers Dieu qui m'a donné des parents si chrétiens auxquels je dois après lui ma sainte vocation. Quel merci ému j'adresse aussi à ma famille religieuse pour l'immense privilège d'être infirmière en Missions, de pouvoir approcher les âmes de si près! Le bonheur ressenti devant cette réconciliation, j'aurais voulu le partager avec la petite âme inconnue qui peut-être avait obtenu cette grâce de pardon par ses prières et ses souffrances.

De telles joies relèguent bien loin dans l'ombre les peines de nos la-beurs ainsi que le sacrifice d'avoir quitté des familles aimées, une patrie si douce.

Maisons des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

AU CANADA

- MAISON MERE, 2900, chemin Sainte-Catherine
Côte-des-Neiges, Montréal 26.
NOVICIAT, Pont-Viau, Montréal 9.
OUTREMONT, 314, chemin Sainte-Catherine
Montréal 8.
HOPITAL CHINOIS, 112 ouest, rue Lagachetière
Montréal 1.
NOMININGUE, comté Labelle, Qué.
RIMOUSKI, Qué.
JOLIETTE, 750, rue Saint-Louis.
QUEBEC, 1073 ouest, rue Saint-Cyrille.
VANCOUVER, Refuge de l'Immaculée-Conception
236, rue Campbell.
VANCOUVER, Hôpital du Mont-Saint-Joseph
3080, rue du Prince-Edouard.
TROIS-RIVIERES, 1325, rue de la Terrière.
GRANBY, 35, rue Dufferin.
GRANBY, 279, rue Principale.
CHICOUTIMI, 766, rue du Cénacle
SAINTE-MARIE-DE-BEAUCE, Qué.
SAINT-JEAN, Qué., 430, rue Champlain.
PERTH, N. B., C. P. 259.
OTTAWA, Ont., 443, rue Gilmour.

AUX ETATS-UNIS

- MARLBORO, Mass., 207 Pleasant Street.

EN CHINE

- MAISON NOTRE-DAME-DE-FATIMA,
103 Austin Road, Kowloon, Hong Kong.
NOTRE-DAME-DE-LA-PROTECTION,
Clear Water Bay Road, Kowloon, Hong Kong.

A FORMOSE

- KUANHSI, Catholic Church, Hsinchu Hsien, Taiwan.
SHIH KUANG TSE, Catholic Church, Hsinchu Hsien,
Taiwan.
TAIPEI, Ho Ping Tung, 2nd Section, An Tung Chieh
363, Taiwan.

AU JAPON

- KORIYAMA, 96 Toramaru, Koriyama Shi, Fukushima
Ken.
WAKAMATSU, 480, sakae machi, Aizu Wakamatsu.
TOKYO, 108-4 cho me, Fukazawa cho, Setagaya ku.

EN ITALIE

- ROME, via Giacinto Carini, 8.

AUX ILES PHILIPPINES

- MANILLE, Immaculate Conception Anglo Chinese
Academy, Gen. Luna St., Intramuros.
MANILLE, 2212 S. del Rosario St., Tondo.
LAS PINAS, Rizal.
MATI, Davao Province.
DAVAO City, Our Lady of Good Counsel Hall.
PADADA, Davao Province.
BAGUIO, City, 11, Pacdal, Mountain Province.

AUX ANTILLES

- LES CAYES, Haiti.
LES COTEAUX, Haiti.
ROCHE-A-BATEAU, Haiti.
PORT-SALUT, Haiti.
CAMP-PERRIN, Haiti.
MIREBALAIS, Haiti.
LIMBE, Haiti.
CAP-HAITIEN, Haiti.
CHANTAL, Haiti.
TROU-DU-NORD, Haiti.
PORT-AU-PRINCE, cité no 2.
DESCHAPELLES, Hôpital Albert Schweitzer,
Boite Postale no 4, Saint-Marc, Haiti.
MERCEDES, Province de Matanzas, Cuba.
MARTI, Province de Matanzas, Cuba.
MANGUITO, Province de Matanzas, Cuba.
LOS ARABOS, Province de Matanzas, Cuba.
MAXIMO GOMEZ, Province de Matanzas, Cuba.
COLON, Province de Matanzas, Cuba.

EN AFRIQUE

- KATETE MISSION, Katete River, P. O.
Nyasaland, B.C.
MZAMBAZI MISSION, Kafukule, P.O.
Nyasaland, B.C.
RUMPHI MISSION, Rumph, P.O.
Nyasaland, B.C.
KARONGA MISSION, Karonga P.O.
Nyasaland, B.C.
KASEYE MISSION, Fort Hill P.O.
Nyasaland, B.C.
MZUZU MISSION, Nyasaland, B.C.
NKATA BAY MISSION, Nkata Bay, P.O.
Nyasaland, B.C.
FORTJAMESON, P.O. Box 107.
Northern Rhodesia, B.C.

A MADAGASCAR

- MORONDAVA, Madagascar.

Kowloon



**Ouvrier chinois
sur un chantier de construction.**